

## MUSIQUES



**Ars Lyrica porte à la scène «Les Parapluies de Cherbourg», le film chanté qui donna aussi, en 1964, beaucoup envie de pleurer.** Par Valérie Colin

© DCC

«Nous sommes restés fidèles à l'original. Nous ne voulions ni un label comédie musicale gentille, ni une lecture à contre-courant. Donc on n'a pas cherché à mettre des traxos ni des soldats trébuchés. Quand bien même il l'aurait voulu, Patrick Leterme, chef d'orchestre, codirecteur artistique (avec Mohamed Yamani) et co-metteur en place (avec Emmanuel Dell'Erba) de cette nouvelle adaptation scénique des «Parapluies de Cherbourg», n'en aurait pas obtenu l'autorisation, puis d'un demi-siècle après la sortie du «film chanté du génie douze-amer de la Nouvelle-Vague, Jacques

Demy, ses ayants droit continuent à veiller au grain. A commencer par Michel Legrand, 85 ans, auteur de la bande-son de cette œuvre cinématographique inclassable, dont le thème fit foudroyer toute la France – pourtant peu friande de musiques, en 1964 – avant un nombre incalculable de grandes voix lyriques, pop ou jazz. «Nous sommes également allés consulter Agnès Varda (l'épouse de Demy, décédée en 1996, NDLR), sa fille Rosalie Varda et son fils Mathias Demy pour discuter de l'orientation qu'on souhaitait donner à l'œuvre, poursuit Leterme: un mélange particulier de humanité et d'ironie, de réalisme et d'enchantement, et de

## Ultra modernes solitudes

tristesse dans le bonheur, si spécifiques au réalisateur». Feu vert accordé, ce récit d'extrêmes solitudes poursuit donc son inébranlable carrière, sous la baguette de la compagnie Ars Lyrica, cette fois, et en coproduction avec le FBA de Charleroi et l'Opéra de Reims. Conté de très près, cruel derrière sa trivialité apparente – des paroliers anecdotiques, pour raconter une double absence déchirante –, «Les Parapluies de Cherbourg», avec ses dialogues entièrement chantés et ses couleurs criardes, avait lancé la carrière d'une Catherine Deneuve toute jeune, belle comme un cœur, qui mimait alors (sa voix était double, comme celle de son frère) la mésaventure un peu cucul de Geneviève, la fille d'une commerçante de pépins engrossée par Gaty, l'apprenti jorogesse du coin. En 68, le régime, la guerre d'Algérie ajoutait son grain de sel (et son traumatisme) aux drames des filles-mères et des plans matrimoniaux déliés. «On a gardé l'histoire telle

qu'elle, précise Leterme, avec son déterminisme social très fort, et notamment le terrible travail de sape mentale de Mme Emery joué dans le film par Anne Vernon, âgée à présent de... 43 ans, le personnage de la mère vampirique de Geneviève revient à la Québécoise Jasmine Roy, familière du rôle. Pour le reste de l'équipe, des auditions passées en Belgique et en France au printemps dernier ont permis de sélectionner chanteurs et danseurs francophones dans le bain sonore du Candide Orchestra, une formation belge créée en 2015. «La version composée à Broadway pour 13 instruments a été élargie à 20 musiciens, poursuit le chef. Il fallait que ça sonne comme un vrai orchestre, avec des cuivres et des harpes, et une harpe, aussi, qui accompagne les passages plus théâtraux du moment d'un clivage».

On nous promet que le côté un peu godiche des héroïnes a été gommé, pour focaliser l'attention sur leur «universalité»: «Deux éléments saillent d'aujourd'hui et ont évité du ridicule, estime Leterme: la musique, à l'emphase émotionnelle exagérée, et le texte musicalisé, sculpté au mot près. Rien, et c'est dit par hasard. Emotif et sentimental. Demy développait un univers particulier, très relié à l'enfance, qui autorisait une forme d'évasion du réel par l'entremise de couleurs saturées, et très colorées – le film tient d'ailleurs toujours une place importante dans la culture gay, alors qu'aucun personnage n'y est homosexuel... Sans re-

**Une esthétique forte, des vies qui se croisent, puis se perdent à jamais. Une éternelle et poignante mélancolie.**

produire à l'identique les costumes et les fameux papiers peints baroques du film, nous adaptons aussi un décor plus coloré. Et la vidéo mobile, sous forme de clip d'art et cinéma. Une esthétique forte, des vies qui se croisent, puis se perdent à jamais. Une éternelle et poignante mélancolie. Assés, sans doute, pour ouvrir en France les fioles ces «Parapluies».

«Les Parapluies de Cherbourg», du 15 au 17/12 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, et du 12/12 à l'Opéra royal de Wallonie-Liège, puis tournée à Reims, Roubaix et Méribourg.

## «J'ÉCRIS DES AIRS QUI MIENNENT DE LOIN»

MICHEL LEGRAND

Il y a eu des dizaines d'adaptations théâtrales des Parapluies... Vous avez toujours eu votre mot à dire?

Où! Les interprètes sont obligés de suivre complètement à la lettre mes partitions. Et j'ai un droit de regard sur toutes les productions, avant qu'elles ne sortent! Mais c'est souvent très intéressant. Les metteurs en scène actuels imaginent des choses tellement éloignées de ce que nous faisons il y a cinquante ans! Jamais dire! Alors? Jamais de veto?

Pas vraiment. Il faudrait que ce soit vraiment très mauvais et très moche.

La longévité des «Parapluies» vous étonne-t-elle?

Non. Parce que quand j'écris des thèmes musicaux, j'ai l'impression que ces airs me viennent d'un passé très lointain, et ça s'explique encore mille ans...

Qu'est-ce qui rend cette œuvre particulièrement universelle?

Je n'en sais rien... À vous me le dire.

Quand vous réécoutez ou rejouez «Les Parapluies», y a-t-il des passages qui vous dérangent, aujourd'hui, et que vous aimeriez réécrire?

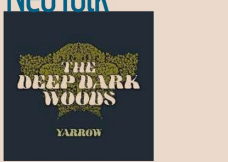
Non, non! Je ne toucherais jamais à l'ouvrage! Il est bien construit comme ça, et il faut l'exécuter tel quel!

Cette production-ci fait l'obsolescence de Meryem Uzerli, qui jouait Geneviève, sa fille et d'elle-même le moteur du drame...

Pourquoi pas? C'est Jasmine Roy, une chanteuse canadienne, grande amie et musicienne hors pair, qui tient le rôle. Après avoir chanté celui de Geneviève, il ne lui reste plus qu'à incarner la mère et elle-même le moteur du drame...

Pourquoi pas? C'est Jasmine Roy, une chanteuse canadienne, grande amie et musicienne hors pair, qui tient le rôle. Après avoir chanté celui de Geneviève, il ne lui reste plus qu'à incarner la mère et elle-même le moteur du drame... V.C.

## Néo folk



The Deep Dark Woods  
— Yarrow  
Sixième Records

Groupe canadien de néo folk alternatif. The Deep Dark Woods est un quintet de cinq musiciens qui depuis 2005 creuse un sillon droit, sans jamais dévier, piochant pour ramener à la surface des pépites issues du folk anglo-sax ou de la country américaine, qu'ils revisitent avec toujours cette délicatesse et une mélancolie automnale. Après quatre ans d'attente, marqué par un temps d'arrêt, «Yarrow» reprend la formule et son leader chanteur Ryan Boldt s'adjoint la collaboration de Shuyler Jansen, lui aussi originaire de Saskatchewan dans le Saskatchewan. On retrouve la beauté filigrane des arbres soulignés de neige dans ces paysages immaculés, beaux et pourtant tristes, sur ces neuf morceaux, parfois saisis d'une langueur monotone par la voix féminine de Kacy Jansen. Un spleen de chemises à carreaux canadiennes, de bûcherons désoyés assis sur un tas de bois, avec une touche atmosphérique qui rappelle les Cowboy Junkies par moments, mais surtout The American Family et leur américain envolé que qu'ils paraissent parfois plier, ou un Calexico qui aurait troqué le cactus de la Californie mexicaine pour les érabes dénudés, mais sans sirup... B.R.

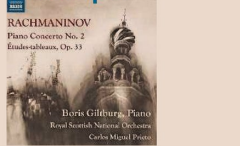
## Pop



Sia — «Everyday is Christmas»  
Warner Music

Que l'air de «Chandelier» s'empara du créneau chansons de Noël ne devrait étonner personne. Pourtant, fair de rien, c'est un challenge. En effet, réussir un hit de Noël est infiniment à la peine d'artistes qu'on a bien dû se mettre à détester dès très jeune. Mais c'est un défi que Sia, l'australienne, livre avec beaucoup d'uptempo avec un vrai sens de l'équilibre. Produit par Greg Kurstin, cet album a été réalisé en deux semaines! Mais comme d'habitude elle-même, les meilleurs achats de Noël se font souvent en last minute. On a donc ici dix chansons qui rafraîchissent les clichés habituels. Pour les fêtes de fin d'année, Sia, l'Australienne, livre ses recettes. Simplicité et joie de vivre en base-line. Et une bouteille de rum! La prochaine fois, elle pourra nous faire une chanson d'anniversaire... J.L.

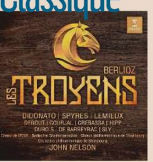
## Classique



Boris Giltburg — «Rachmaninov, Concerto pour piano n°2 & Études-tableaux, op.33»  
1 CD Naxos

Après sa victoire au «Reine Elisabeth» en 2013, il nous a été resté une forte impression du pianiste israélien d'origine russe Boris Giltburg. Un improvisateur, dans une interprétation de pianistes de concert, c'était très rare pour perdre une seule note de son jeu impressionné ou planer le spectre de Gould, tradant les phrases pour mieux les plier à sa liberté fantasque. Il en trait de contrastes abrupts, des accents viscéraux qui n'avaient d'autre but que de rendre lisible toute l'expressivité du «2<sup>e</sup> Concerto» de Rachmaninov. Fût-ce au scalpel... Las, il ne reste pas grand-chose de tout cela dans ce «2<sup>e</sup> Concerto». Giltburg y débite avec toute la force de sa volonté, mais, comme devant un mur impenable, reste impuissant à en rendre l'émotion, les couleurs et les envolées – desservi il est vrai par un piano. Facile court en son et par une balance à l'avantage de l'Orchestre national royal d'Écosse. Les «Études-tableaux», qui suivent, ne convainquent pas davantage, pour les mêmes raisons. Oubliez ce CD pour rechercher Giltburg sur scène, à Bozou (10/12) puis à Flagey (2/12, 2/12, 13/3/18), là où il peut se laisser aller à son instinct... J.F.

## Classique



Berlioz — «Les Troyens»  
John Nelson/Di Donato, Spireto  
John Nelson/CD et DVD Erato

«Les Troyens», c'est un opéra de 6 heures, avec seize solistes, trois chœurs et le grand orchestre jamaïcain imaginé pour un drame lyrique. On en finirait par oublier que le monument de Berlioz qu'il ne vit d'ailleurs jamais montée en entier, s'est d'abord un pur chef-d'œuvre orchestral. Et un vrai défi à proposer. Préfère par Erato cet enregistrement n'en est que plus remarquable. Captivé en version scénique avec le Philharmonique de Strasbourg, cette production va compter. Sans la conduite admirable et bien engagée de l'Américain John Nelson, une distribution haut de gamme serait le propos de Virgile. Michel Spireto comme un Enée hors catégorie, Joyce Di Donato une Didon éternelle, Stéphanie Degout un fantastique Choroé, Marie-Nicole Lemieux une Cassandra épidémique... On est loin de la vision romanesque de Colin Davis, qui avait tant de fois fait court en gardant ses partisans. Mais cette «version Nelson» la bouclicie sérieusement par sa progression dramatique. Elle se joue de l'implication quasiment affective des chanteurs, scénarisés royalement, et de la maîtrise du premier-ferment de la réussite d'une grande tragédie... S.T.R.